

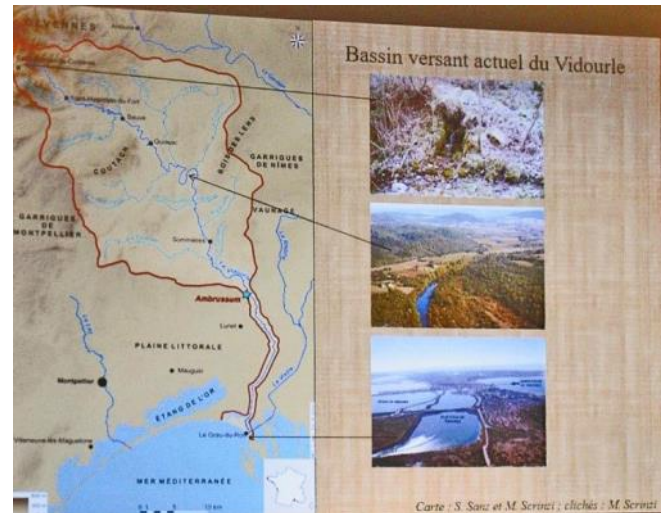
AMBRUSSUM, De l'oppidum protohistorique au relais routier gallo-romain Un siècle de recherches 1910-2017 Maxime SCRINZI, Gallargues, 12 janvier 2018 (1)

Maxime SCRINZI est docteur en archéologie et chercheur associé au laboratoire ASM (Archéologie des sociétés méditerranéennes). Sa thèse portait sur le peuplement et l'archéologie de la vallée du Vidourle du 7^{ème} s. av. jusqu'à l'an 1000. Depuis 2016, il assure la direction des fouilles sur l'oppidum d'Ambrussum.

Conférence organisée par l'association patrimoine gallarguais

Ambrussum est un site emblématique (L'ensemble de l'oppidum est classé au titre des monuments historiques depuis le 26 février 1974) de la rive droite du Vidourle en terre pescalune. Les dernières fouilles de Jean-Luc Fiches remontent à 2009 et ses travaux se sont échelonnés entre 1967 et 2009.

Ambrussum se situe entre la basse et la moyenne vallée du Vidourle qui prend sa source dans les Cévennes, à Saint-Roman-de-Codières, à 630 m d'altitude et se jette dans la Méditerranée 95 km plus loin au Grau-du-Roi. Son bassin versant est de 830 km². Sa vallée est méditerranéenne (montagne en haute vallée, collines calcaires, boisées de garrigues en moyenne vallée, plaine littorale et lagune). Autrefois doté d'un delta, il a vu son cours détourné durant la seconde moitié du 20^{ème} siècle, d'une part par l'installation de portes sur le canal du Rhône à Sète, l'empêchant de rejoindre l'étang de l'Or, d'autre part lors de la construction de la station



balnéaire de La Grande-Motte au milieu des années 60. Insuffisamment canalisé vers la mer et ne bénéficiant plus de ses zones d'expansion naturelles, ses eaux s'écoulent avec grande difficulté en cas de « vidourlade ».

Le site comporte 3 entités :

- > l'oppidum sur la colline du Devès, qui domine directement le Vidourle à l'est,
- > la station routière sur la *via Domitia* (entre Rome et l'Espagne) en contrebas (à proximité de l'actuel musée),

> le pont Ambroix.

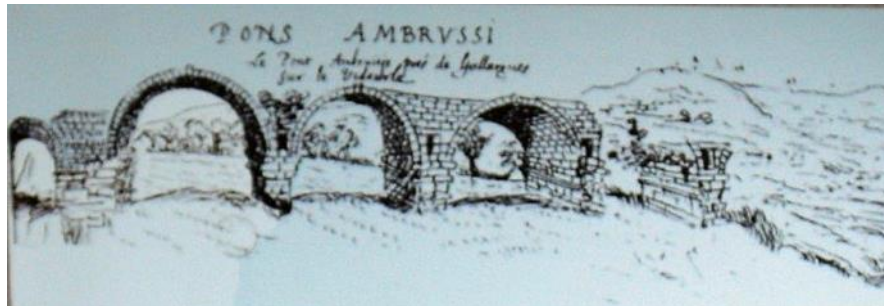
La mémoire du site a perduré grâce au pont, aux remparts, encore visibles dans le paysage et à son nom, qui n'a pratiquement pas été modifié au cours des siècles. Ce nom est mentionné sur différents itinéraires routiers antiques : *Ambrussium* sur la carte de Peutinger, *Ambrussum* et *Ambrussio* sur les gobelets de Vercarello. Il s'agit de quatre gobelets d'argent du 1^{er} s. apr., objets votifs provenant de la station thermale d'Aquae Apollinares, près du lac de Bracciano (lacus Sabatinus) et conservés à Rome au musée des Thermes de Dioclétien (Palazzo Massimo). Ils ont la forme de bornes milliaires et énumèrent sur quatre colonnes les étapes (mansiones) et les distances d'un itinéraire allant de Gadès (l'actuelle Cadix, en Espagne) à Rome en passant par le sud de la Gaule et le col de Montgenèvre. Tous placent la station routière à égale distance (15 milles, soit 22,20 km) de Nîmes, le chef-lieu de cité, et d'une autre étape, *Sextantio* (Castelnau-le-Lez). Le nom *Ambrussum* est également connu sur deux monnaies en argent découvertes sur le site et qui portent les quatre lettres latines AMBR, une frappe inspirée des monnaies émises dans la région par les Volques Arécomiques et, à partir des années 40 av., par la colonie de Nîmes.

Le pont est construit en pierres de grand appareil (blocs de 1,40 m x 0,70 m x 0,50 m) assemblées sans mortier avec renforts d'agrafes en bronze scellées au plomb. Aux reins de la voûte, on note la présence de corbeaux de pierre servant d'appui aux cintres. Les ouvertures de crues sont modestes, ce qui explique que la poussée des eaux est la cause de l'effondrement du pont malgré la présence d'avant-becs.

Il faut cependant ajouter que ce pont a volontairement été en partie démoli au Moyen Âge afin d'obliger la circulation à se faire sur le "nouveau" pont de Lunel en aval qui possédait alors un péage... Au Moyen-âge, on passe encore sur le pont. Une église et un monastère sont installés à proximité, plaçant le voyageur sous protection divine. Mais en 1367, le passage des marchandises y est interdit. Quelques années plus tard, le rempart commence à être épierré pour servir d'autres constructions. Ces récupérations de matériaux sont intervenues sur l'ensemble du site jusque dans les années 60...

Il a permis de conserver la mémoire du site et a fait l'objet de plusieurs relevés. Anne de Rulman (1588-1632), avocat au présidial de Nîmes, a réalisé en 1620 le relevé de ce monument parmi d'autres dans la région. Il comportait encore 4 arches.

Il en comptait encore 3 sur un relevé commandé par le marquis d'Aubais



avant 1745, mais plus que 2 sur le tableau de Courbet de 1857 (musée Fabre).

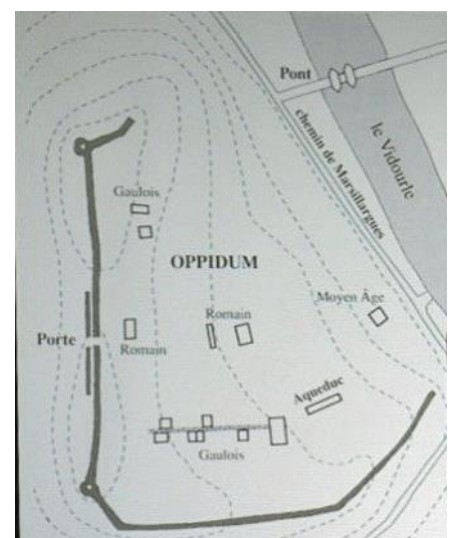
La même année, la société archéologique de Montpellier établit un relevé du pont et du rempart, qui servira de point de départ aux frères Grand et à leur cousin, le docteur Maignan, pour un programme de fouilles (1910 – 1920). Ils proposent une datation suite à une première stratigraphie permettant d'établir plusieurs occupations successives : préhistorique, protohistorique, romaine et médiévale (avec un bâtiment situé au bord du Vidourle, au bas de la colline). Ces recherches donnent lieu à des publications entre 1910 et 1923 (consultables en ligne sur le site de la BNF).

Les 2 guerres interrompent les recherches, qui ne reprennent que dans les années 1960 avec Jean-Luc Fiches, Michel Py et Bernard Dedet, encore étudiants. Plusieurs campagnes de fouilles programmées y sont organisées depuis 1967, dans le cadre aussi de chantiers-écoles en partenariat avec le CNRS (Et aussi la famille Bénédict de Villetelle).

L'oppidum

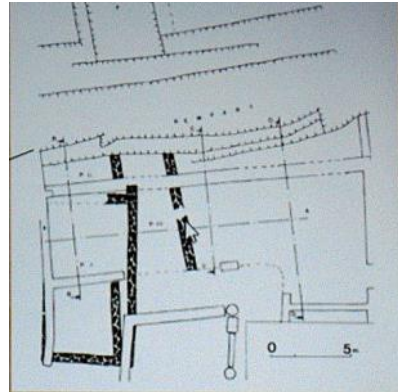
Très tôt, une occupation datant de la fin de la préhistoire (néolithique final, vers 3000 av.) a été mise en évidence (céramique, fragments de silex). Jean-Luc Fiches a pu déterminer différents niveaux d'occupation entre 2800 et 2400 av. (trous de poteaux), avec des habitats en matériaux légers faits de bois, de terre, de torchis, de paille et de pierre pour les soubassements. On a retrouvé de grands vases de stockage en céramique, des vases culinaires et des outils en silex. Ces traces se situent exclusivement sur l'oppidum et non dans la plaine (La grande majorité de ces établissements étaient situés en hauteur, même si quelques oppida sont attestés en plaine comme Mauguio ou Nîmes).

On dispose de quelques tessons de céramique de l'âge du bronze final (8ème s. av.), une fibule du 7ème s. av., des tessons d'amphore étrusque et un morceau de coupe grecque (6ème -5ème s.), essentiellement utilisés en remblai. C'est à la fin de l'âge du fer qu'on constate une occupation plus concentrée, à partir de la toute fin du 4ème s. av., avec la création d'une véritable ville fortifiée (.L'occupation du territoire dans le sud de la Gaule et en Languedoc est concentrée à cette époque autour d'oppida, agglomérations fortifiées, essentiellement établies en hauteur : Maureisp,



Nages, Lattara, Le Cailar). L'agglomération s'étend alors sur 5,6 ha à l'intérieur d'une première fortification à bastions.

La datation a été rendue possible grâce à la fouille d'une habitation de cette période qui passe sous le rempart (conservé à l'ouest et au sud sur plus de 330 m de long, avec 26 tours).



La forme du rempart est triangulaire, avec des angles arrondis alors que sa structure est constituée de pierre calcaire et de terre alluviale.



Il va subir plusieurs modifications : ses tours, initialement carrées, sont ultérieurement englobées dans des bastions circulaires. Il va faire l'objet de rénovations, de restructurations, de rajouts de tours. Pour autant, la destination exacte de ce rempart reste encore incertaine. Il mesurait plus de 6 m de haut sur 635 m de long et 7,50 m de large. Il avait donc un indéniable aspect défensif et dissuasif et constituait aussi un instrument de cohésion

sociale. On n'a pourtant trouvé aucune trace de bataille, même si on a retrouvé 3 boulets de basalte en provenance d'Agde et un lot de balles de fronde (Galets de quartzite. Des balles identiques ont été retrouvées à Nages) stockées au sud du rempart.

Toutefois, l'habitat ne se limitait pas à l'enceinte puisque des niveaux d'occupation (foyers, céramique), ainsi qu'une nécropole à crémation du 3ème s. av. ont été mis au jour au bord du Vidourle, sous la station routière, à plus de 3 m sous le niveau actuel. Il s'agit d'une attestation rare en association avec une agglomération (d'autres ont été découvertes récemment à Beaucaire et plus anciennement à Ensérune et à Mailhac dans l'Aude). Dans la majeure partie des cas, on a des tombes isolées. On incinérail le défunt avec ses effets personnels sur un bûcher. Ce qui restait après la crémation était prélevé et enterré directement dans une fosse.

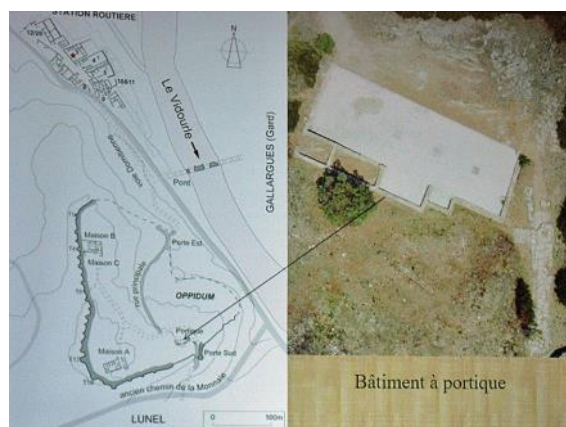
Les tranchées réalisées à ce niveau ont permis de reconstituer l'histoire hydrologique du Vidourle et de ses crues. On a ainsi découvert qu'au 3ème s. av., son cours était très encaissé et que ses crues étaient peu nombreuses, d'où cette occupation.

Une vingtaine de tombes ont été fouillées. Les fosses étaient comblées par un sédiment charbonneux et comportaient des fragments osseux et du mobilier (pointes de lance, fibules, éléments de ceinture, perles en pâte de verre).

Sur la colline, l'habitat correspondant à l'occupation protohistorique a été en grande partie masqué par des constructions de la seconde moitié du 1er s. apr. qui constituent le dernier état de l'oppidum.

Au 2ème s. av., on adjoint au rempart des tours plus petites (entre 4,2 m et 5,2 m de large). On a recours au grand appareil pour le ravalement du parement extérieur et pour le remaniement du complexe sommital qui voit la construction d'une nouvelle tour monumentale, construite en grand appareil. Elle mesure 13,90 m et fait saillie de 10 m par rapport à la muraille. On constate des apports liés à la conquête romaine (tuiles).

Au 1er s. av., le rempart est ruiné et remplacé par un avant-mur plus grossier (repéré par sondage dans la partie sud). De facture peu soignée (parements en petit appareil, construction sur les éboulis des remparts précédents), sa largeur varie entre 2,60 m et 3,05 m.



À cette période, le rempart reçoit des dépôts votifs, liés à un culte de hauteur. En parallèle, de vastes demeures à cour intérieure, dégagées dans deux quartiers, offrent un exemple original de maisons dont le plan et les décors (sols en béton de tuileau et enduits peints non figurés) s'inspirent des modèles urbains à la romaine, mais dont les techniques de construction et certains aménagements s'inscrivent dans la tradition indigène. C'est également à la fin du 1er s. av. et au 1er s. apr. qu'appartient le bâtiment à portique (une basilique) et la

rue principale.

Le premier, ouvert sur une place derrière l'entrée sud de la ville, marque sur le forum l'emplacement du centre de commerce. Il date du tout début du règne d'Auguste.

La seconde, pavée et creusée de profondes ornières qui traduisent un intense trafic au cœur de l'agglomération, était bordée de bâtiments et de ruelles. Il s'agit de la voie Domitienne, qui constitue la rue principale de l'agglomération routière, généralement bordée d'une ou deux galeries couvertes, et présente une largeur de 6 à 8 m. Le tronçon rectiligne qui a été dégagé sur une longueur de 150 m environ, présente à chaque extrémité une inflexion qui permet de restituer son tracé au-delà.



La station routière était déjà construite à l'époque où est intervenu ce pavage. Il traduit sans doute une déviation du trafic en lien avec les travaux. Le pavage des voies, qui permet de maintenir la route, n'existait en principe que dans les dénivelés. Les trois quarts des voies romaines n'étaient pas pavées.

Au sud, la voie passe sous le chemin moderne, pour se caler, au-delà d'une falaise rocheuse, à flanc de colline et rejoindre sans doute l'extrémité de la culée du pont Ambroix où aboutissait également la rue principale de l'oppidum. Au nord-ouest, elle amorce une courbe pour rejoindre un plateau de garrigue par un itinéraire peu pentu. C'est exactement à l'emplacement de ce changement de direction qu'ont été implantées des constructions couvrant plus de 1000 m² et qui peuvent être considérées comme les bâtiments officiels de la station. C'est là que se situe une hôtellerie sans doute relais de la poste impériale.

La station



Dans ce secteur, au 2^{ème} s. av., la remontée du lit du Vidourle entraîne des crues successives ; s'ensuit une phase d'exploitation agricole aux 2^{ème} et 1^{er} s. av. et de premiers signes de pratiques culturelles entre 50 et 30 av. C'est entre 30 et 25 av. que la station est fondée au pied de la colline du Devès, au lieu-dit Le Sablas, en suivant les axes d'un plan cadastral. Ce constat permet de conclure que cette construction n'est pas intervenue à l'initiative des habitants, mais émane du pouvoir impérial qui, à l'époque, restructure les provinces et aménage le réseau routier. Cela implique la

construction de stations routières (mutatio). Celle-ci est encore signalée en 333, sous le nom de Mutatio Ambrosi (étape entre Castelnaud et Nîmes), dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, rédigé par un pèlerin bordelais anonyme.

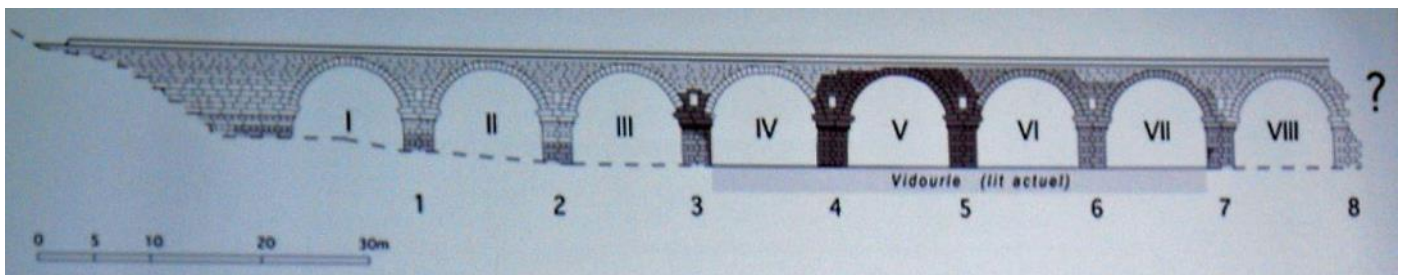
Ici, on a mis en évidence des installations de service pour les usagers de la route : des auberges comportant une vaste cour derrière une entrée charretière pour accueillir les voyageurs et leur équipage ; des thermes (zone 8) à usage public ; une maison qui abritait une forge pour la réparation des attelages (zone 9) ; près de la



berge, un enclos cultuel (zone 1), déjà fréquenté avant la création de la station et où, durant le 1er s. apr., était honorée la Fortune, comme le laisse penser un autel votif en calcaire (du bois des Lens) trouvé dans un puits à proximité. Une bonne partie des objets recueillis dans le relais illustre d'ailleurs la fonction routière du site, tels plusieurs hipposandales, des bandages de roues ou des clavettes de moyeux de char.

Un grand bâtiment rectangulaire de 1000 m² (zone 12/20) a fait l'objet de fouilles suivies. Il a connu plusieurs états d'architecture depuis le 1er s. av. jusqu'au 5ème s. apr. (la plupart des bâtiments qui l'entourent ont une bien moindre longévité et sont abandonnés entre le 2ème et le 3ème s. apr.). Il comporte une grande cour centrale pavée et ouverte sur une galerie donnant sur des pièces (chambres, cuisines, forge) auxquelles on peut accéder aussi par l'arrière. Cette auberge originale et au plan atypique comportait aussi des enduits et des peintures murales. Tous ces éléments amènent à conclure qu'on a affaire à une auberge dédiée à la poste impériale (cursus publicus). Il ne faut pas oublier que la via Domitia est avant tout une voie administrative, dédiée à la circulation des armées et des services administratifs de l'empire, et notamment des postes.

Quatre puits assurent l'alimentation en eau de l'agglomération (ils ont été intégralement fouillés) tandis qu'au moins un égout maçonné permettait l'évacuation des eaux de pluie dévalant de la colline.



On suppose que c'est à cette époque qu'a été construit le pont Ambroix. Son style architectural en rappelle d'autres du même secteur, comme celui de Sommières (avec ses 20 arches initiales) et celui construit sur la Bénovie à Boisseron (5 arches), tous deux encore en activité.

Deux détails intéressants pour le pont d'Ambrussum, en fonction jusqu'au 14ème s. : des ouvertures permettant à l'eau de passer en période de crue et des avant-becs qui cassent le rythme de ces crues. Ce pont permettait à la voie Domitienne de franchir le Vidourle.



Une partie de ce quartier était implantée en zone inondable, alors que le Vidourle n'était pas encore contenu par des digues et des levées de terre. Pour s'y maintenir, les occupants ont dû procéder, à plusieurs reprises, à des travaux de terrassement, attestés par les découvertes stratigraphiques sur plusieurs mètres de hauteur (superposition de couches de limon naturelles, liées aux crues, et de gravier rapporté).

À proximité de la station, on a trouvé une grande domus de 500 m² (zone 9), au plan romain caractéristique (avec notamment son impluvium), occupée dès le 2ème quart du 1er s. apr. et jusqu'au 2ème s. apr. Cette maison abritait une forge, destinée à la réparation des chars.

La structure de cette maison rappelle celle des 3 de l'oppidum fouillées à ce jour. Dans la maison A (450 m²), au sud-ouest de l'agglomération, on trouve une cour centrale qui accède à une



terrasse par un petit escalier, différentes pièces, des dépendances pour le stockage, les cuisines, plusieurs chambres et une salle de réception.

On trouve d'autres maisons du même type un peu plus au nord (maisons B et C).

Les recherches reprises depuis 2016 concernent l'opidum, et plus particulièrement le centre civique de l'agglomération. Menées en partenariat avec le CNRS et l'université de Montpellier, elles sont centrées autour du secteur de la basilique de la porte sud, déjà fouillé entre 1974 et 1976. Le bâtiment est original et se distingue des maisons gallo-romaines par son plan



rectangulaire (20 m de long) et sa double colonnade (ont été retrouvés 1 pilier en place et les fondations de 3 autres piliers). Il comporte plusieurs pièces et notamment un exèdre central. Son plan est proche de celui de bâtiments retrouvés en Italie et dans la région à Glanum ou à Laudun-l'Ardoise. Il fait partie d'un centre civique gallo-romain, intégré au forum et servait de lieu d'échanges et de commerce et de tribunal. L'objectif des fouilles est de dater et de mieux comprendre l'organisation de ce centre civique, auquel étaient associés des bâtiments publics et administratifs, des lieux culturels, des boutiques. On a pu identifier la présence d'un grand mur qui se poursuivait dans la garrigue, identifié comme un mur de soutènement (en fonction de sa localisation et de sa longueur). 1500 m² de garrigue ont

été défrichés, ce qui a permis de retrouver la totalité du mur de soutènement qui permettait d'aplanir un secteur en terrasse de 864 m² en face de la basilique. Juste devant, la place était dallée et piétonne (pas de traces de roues). Les murs de soutènement étaient eux aussi soutenus dans la pente au nord (2,50 m de dénivelé sur 30 m de long) par des contreforts.

Les déchets de taille ont été laissés sur place. On a retrouvé une trace de canalisation sans enduit (comportant un tuyau en plomb ou en céramique ?) permettant de drainer la terrasse durant la durée des travaux.

La fouille de la partie ouest de la place (quartier occidental) a permis de retrouver les tracés de voies pavées secondaires partant de l'axe principal de la ville, déjà repérés au milieu des années 1970, mais à nouveau recouverts par la végétation. En outre, certaines constructions démolies, vraisemblablement adossées contre le mur qui soutenait la place (quartier oriental), ont été identifiées (grâce à des vestiges de céramiques et des tuiles, traces d'effondrements de toitures – datées entre 70 av. et 110 apr.) et feront l'objet des fouilles de 2018, tout comme les éléments d'architecture publique retrouvés sur place.

Au nord-est de la place dallée (la place publique de l'agglomération ?) on a trouvé un mur parallèle au mur de soutènement (très épierré au 4^{ème} s. apr.) qui constituait sans doute la base d'une galerie (portique ?).

L'arrivée d'une pelle mécanique devrait permettre d'accélérer les recherches et notamment de définir plus précisément les dates d'abandon du site...

Éléments de chronologie

- Vers 3000 avant J.-C. - Néolithique final - la culture de Ferrières : première occupation du site
- Vers 300 avant J.-C. : création de l'Oppidum
- Vers 250 avant J.-C. : habitat et cimetière près du Vidourle
- En 120 avant J.-C. : construction de la Via Domitia et début de la conquête de la Gaule
- Vers 30 avant J.-C. : création de la station routière et construction du pont
- Vers 100 après J.-C. : abandon de l'Oppidum et de l'enclos cultuel près du Vidourle
- De 175-250 après J.-C. : abandon progressif de l'agglomération routière
- Peu après 400 après J.-C. : Ambrussum est entièrement déserté
- 1620 : première représentation connue du pont (4 arches) par Anne de Rulman
- 18 novembre 1745 : une arche du pont s'effondre suite à une crue du Vidourle
- 1840 : le pont est classé Monument Historique
- 27 septembre 1933 : l'avant-dernière arche du pont s'effondre suite à une crue du Vidourle
- 1857 : Gustave Courbet peint Le Pont Ambroix
- 1974 : le rempart est classé Monument Historique